



Amérique
présente

FESTIVAL DE CANNES 2009 – SELECTION OFFICIELLE – HORS COMPETITION

JAFFA

Un film de Keren Yedaya

Avec
Dana Ivgy
Moni Moshonov
Ronit Elkabetz

Durée : 1h44 – 1.85 – Dolby SRD

Sortie en salles au Cinéma Beaubien et au Cinéma Quartier Latin
le 2 avril 2010

Synopsis

Situé au cœur de Jaffa, une ville que les Israéliens surnomment « la fiancée de la mer », le garage de Reuven est une affaire familiale. Il y emploie sa fille Mali et son fils Meir, ainsi que Toufik et Hassan, un jeune palestinien et son père.

Personne ne se doute que Mali et Toufik s'aiment depuis des années. Alors que les deux amants préparent en secret leur mariage, la tension monte entre Meir et Toufik...

JAFFA

Jaffa, la ville aux oranges, est un paradoxe urbain. Elle incarne à son corps défendant les difficultés du dialogue israélo-palestinien, mais aussi toute la richesse culturelle d'une civilisation que les deux peuples ont en partage. A Jaffa, nul n'est simplement arabe ou israélien, car dans cette belle cité maritime chacun appartient à une communauté mixte, de voisinage ou de pensée qui transcende paisiblement les clivages. Et même si les conflits récents et la dernière Intifada ont radicalisé les positions des deux camps, Jaffa se distingue par son fabuleux cosmopolitisme.

Jaffa est aujourd'hui un faubourg de Tel-Aviv, et pourtant elle a étendu ses ruelles jusqu'à la mer des siècles avant la création de la capitale économique d'Israël. Le nom de Jaffa est mentionné dans des manuscrits égyptiens plus de 1500 ans avant notre ère. Port de Jérusalem, la ville a abrité Hébreux, Phéniciens, Grecs, Romains, Arabes, Ottomans, mais a aussi vu passer les armées napoléoniennes et l'administration britannique. A plusieurs reprises, entre 1921 et 1939, des grèves et des révoltes arabes refusant la création d'un Etat sioniste sur cette terre s'accompagnent de violences contre les Juifs. Mais en 1948, à la création de l'Etat d'Israël, de nombreux réfugiés des camps de concentration trouvent en Jaffa un foyer après des années d'errance, et dans le même temps, la ville se vide de ses habitants arabes. Ceux-ci pensaient que leur exil ne durerait que quelques semaines : 60 ans plus tard, beaucoup se sont installés à Gaza, en Jordanie ou au Liban. Seulement quelques milliers des 120 000 habitants de l'époque ont refusé de quitter leur ville. Les descendants de ces derniers sont aujourd'hui environ 20 000, appelés "*Arabes israéliens*". Que recouvre l'expression, rejetée par beaucoup, qui préfèrent se définir comme des Palestiniens vivant en Israël ? Une mosaïque de situations diverses, une mixité parfois miraculeuse, tantôt impossible. Juifs comme Arabes israéliens vont ici à la même université, travaillent de concert. Mais lors de l'attaque de l'armée israélienne contre Gaza, les villes arabes d'Israël ont protesté pour la première fois, entraînant l'arrestation de 700 manifestants. Autre crainte de la communauté palestinienne : l'influence croissante du parti d'extrême-droite d'Avigdor Lieberman, qui propose sans hésitation de transférer les Palestiniens hors d'Israël, vers la Cisjordanie.

Les récents troubles militaires ont semé la confusion au cœur de communautés qui se côtoyaient sans difficultés, Palestiniens choqués de se voir diabolisés et traités de terroristes, Israéliens faisant leur deuil d'une solution pacifique du conflit. Les fossés culturels et sociaux se sont creusés : à Jaffa, 60% des familles arabes vivent au dessous du seuil de pauvreté, et 50% des élèves de cette confession ne parviennent pas à obtenir leur bac. La ville attire les plus riches des citoyens du pays, convaincus qu'un tel point de vue sur la mer ne peut qu'encourager la spéculation immobilière. Il y a quelques années, les pêcheurs avaient réussi à convaincre la Knesset, à grand renfort de manifestations, de repousser un projet de privatisation du port qui en aurait fait une marina de luxe, mais pour combien de temps encore ?

Entretien avec Keren Yedaya

Comment est né le film ?

Je me suis mis à réfléchir à *Jaffa* lorsque je terminais le scénario de *Or-Mon trésor*. J'avais envie de faire un film politique sur Israël et la Palestine. Mais je cherchais à toucher plus de spectateurs que ceux qui aiment habituellement le "cinéma politique." Je pensais sincèrement qu'on peut créer une œuvre d'art subversive, sans pour autant renoncer à toucher un large public. J'ai naturellement été amenée à m'intéresser au cinéma égyptien qui a bercé ma jeunesse. Quand j'étais petite, la télévision israélienne diffusait des films égyptiens tous les vendredis... Cela s'est avéré une formidable source d'inspiration, à la fois sur un plan politique et esthétique.

Comment s'est passée l'écriture du scénario ?

Depuis mes débuts, j'ai travaillé avec deux de mes amies : Sari Ezouz sur *Or-Mon trésor* et Illa Ben Porat, qui m'avait aidé à écrire mon premier film d'étudiant, sur *Jaffa*. Car l'écriture de scénario est une vraie torture pour moi. Du coup, je préfère échanger des idées et des points de vue avec un coscénariste.

Une fois encore, vos personnages sont issus d'un milieu modeste.

Tout à fait. Jusqu'à maintenant, les personnages dont j'ai envie de parler sont ceux qui luttent pour leurs besoins humains fondamentaux.

Les membres de la famille ont beaucoup de mal à communiquer les uns avec les autres.

Absolument. Je pense qu'il s'agit là de notre tragédie : on ne prête pas attention au point de vue de l'autre. Dans le film, les personnages ne se voient pas, ne se parlent pas, ne s'écoutent pas... En apparence, cette famille a l'air parfaitement normal. Mais au fond, elle est passablement perturbée.

Pouvez-vous me parler du père et du fils ?

Il y a une anecdote qui me revient en tête : sur le plateau, Moni Moshonov, qui interprète le père, a soudain pris conscience de ce qu'incarnait son personnage. Il m'a dit : "*Je comprends maintenant : je suis la voix de ceux qu'on n'entend jamais. J'ai l'air d'être le type sympa, pas raciste, bon père de*

famille etc. Mais en fait, je suis aussi coupable que les autres." Du coup, je pense que le fils malheureux, à la fois raciste et violent, n'est pas pire que son père. En réalité, il ne fait qu'exprimer ouvertement le racisme et la violence qui caractérisent tous les personnages – à l'exception peut-être de Mali.

Après la mort de Meir, la famille semble comme apaisée...

Oui, on peut dire que Toufik, d'une certaine façon, leur a rendu un service en tuant Meir... Maintenant que le fils "indigne" n'est plus là, le reste de la famille est soulagé. Au départ, je voulais que le personnage de Moni soit malade et qu'il ait des ennuis cardiaques suite à la mort de son fils. Mais je me suis ensuite rendu compte qu'il valait mieux, à l'inverse, qu'il soit sportif et en pleine forme et qu'il se sente bien. Même si c'est un tabou d'envisager que la mort d'un fils peut être bénéfique, la famille, d'une certaine façon, va désormais mieux...

Qui est responsable de la mort de Meir ?

A mon avis, ses parents sont tout aussi coupables de sa mort que Toufik. Et je pense que sa mort ressemble à un suicide. Pour moi, il est une sorte de "terroriste" : il est violent et prêt à exploser à tout moment. C'est le seul qui crie, le seul qui admette que sa famille a de graves problèmes. Il fait office de brebis galeuse de la famille, mais il ne fait que leur tendre un miroir. C'est pour cela qu'ils se sentent soulagés à sa mort. Seulement, personne ne les obligera à affronter la réalité. Ils peuvent continuer à vivre dans le mensonge.

Et Mali ?

Mali se sent coupable de la mort de Meir. C'est ce sentiment de culpabilité qui motive ensuite toutes ses décisions.

Pourquoi avez-vous choisi de situer le film à Jaffa ?

Il m'a fallu un an pour déterminer le lieu de l'histoire que je voulais raconter. Cela me semblait plus intéressant d'évoquer la situation en Israël et non pas dans les territoires qu'on appelle communément "territoires occupés" : Gaza, Jenin, etc. La lutte des Palestiniens pour l'indépendance y est beaucoup plus claire que celle qu'ils mènent au sein même d'Israël – il s'agit d'une lutte beaucoup plus complexe et bien moins connue du reste du monde. Les Palestiniens qui vivent en Israël (appelés "Arabes israéliens") sont de fait des citoyens israéliens, mais ils sont toujours privés de certains droits, comme, par exemple, la possibilité d'étudier l'histoire de la Palestine à l'école. En tournant à

Jaffa, j'ai essayé de montrer que le conflit entre Israël et la Palestine ne peut pas être réglé en érigeant un mur.

Dans le film, l'avortement symbolise les contradictions de la société israélienne.

C'est exact. J'ai essayé de montrer qu'on peut parler librement d'avortement car Israël est fondamentalement une société très ouverte, mais qu'il faut passer devant une commission et justifier ses choix si on veut avorter gratuitement. En revanche, tout le monde sait qu'on peut cacher ses vraies motivations et que pas un seul membre de la commission ne tentera de vous dissuader de faire une IVG si tel est votre choix.

Pourquoi avez-vous voulu donner à *Jaffa* un style visuel aussi radical ?

Du point de vue du style, je voulais surtout faire un film séduisant et accessible: je souhaitais que *Jaffa* ressemble à un mélodrame populaire... une sorte de friandise pour le public, mais avec un goût étrange. Comme je l'ai dit, le cinéma populaire égyptien a été ma principale source d'inspiration. Grâce à cette cinématographie, j'ai essayé de m'interroger sur la question de savoir ce que l'on considère comme l'art "savant" et l'art "mineur", et ce qui relève de la culture "savante" et ce qui relève de la culture "populaire." C'est une question qui n'est pas seulement intéressante du point de vue artistique, mais aussi politique. A cet égard, ma décision la plus importante a été de renoncer à utiliser la dolly ou la grue – qui sont des outils considérés comme "majeurs", stylisés, et propres à la culture occidentale – au profit du zoom, considéré comme mineur et populaire. Avec *Jaffa*, le zoom est de retour !

Quelle était votre intention ?

J'ai essayé de relancer le débat sur ce qu'on considère, d'un côté, comme esthétique et noble et, de l'autre, comme mineur, "cheap" et populaire... Et peut-être repousser les limites, ne serait-ce que dans une toute petite mesure, qui restreignent notre créativité. Je voulais aussi montrer que sur un plan culturel et esthétique, il est possible d'apprécier la culture de l'autre (dans mon cas, la culture arabe), et pas uniquement la culture européenne qui reste le paradigme de ce qu'on considère comme "artistique."

Est-ce que cela s'est avéré difficile pour vous ?

Enormément. Le résultat final est cohérent et le film – en tous les cas, je l'espère – est intéressant et a du style. Mais nous tous qui avons collaboré au

film nous sommes longtemps demandés si ce "métissage" de styles fonctionnerait.

La scène de l'hôpital est formidable...

En général, les cinéastes cherchent à éviter les moments difficiles à filmer. Personnellement, je pense que ces moments-là, où il ne se passe soi-disant rien, sont ceux qui se situent entre les scènes dites "fortes" et qui sont les plus intéressants. Du coup, j'ai voulu m'attarder sur la douleur de la famille : je n'ai pas voulu passer rapidement de la mort du fils à la deuxième partie du film.

Comment s'est passé le casting ?

En fait, cela a été assez long parce qu'au départ, les rôles dans la famille étaient inversés : le père était d'origine marocaine et la mère était Ashkénaze. Bien entendu, il m'aurait fallu des acteurs différents de ceux que j'ai finalement choisis. Mais un événement s'est produit : un des acteurs m'a soudain appris qu'il n'était plus disponible. J'ai alors eu comme un déclic : Ronit Elkabetz et Moni Moshonov feraient un couple parfait. Du coup, j'ai inversé les personnages des parents : le père est devenu Ashkénaze et la mère d'origine marocaine, ce qui m'a semblé s'imposer naturellement.

Je voulais aussi retravailler avec Dana Ivgy et je me suis dit que ce serait intéressant de lui confier une fois encore le rôle de la fille de Ronit. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Pourquoi changer d'acteurs quand on peut se contenter de changer les personnages ? Au moment du montage, je me suis même aperçu qu'elles se ressemblent de plus en plus ! Il y a un plan de Dana au réveil où j'ai cru, l'espace d'un instant, que c'était Ronit. Elles sont formidables.

Et les deux jeunes homes ?

J'ai découvert Roy Assaf (Meir) grâce à mon mari qui l'a dirigé dans des films d'action, et je m'étais dit que c'était un acteur profond. Bien qu'il soit tout à fait charmant dans la vie, je voulais qu'il ait l'air malheureux dans le film : il a pris du poids et a teint ses cheveux en jaune. Pas étonnant qu'il soit jaloux de Toufik...

On a passé pas mal de temps à chercher l'acteur susceptible d'interpréter Toufik – jusqu'à ce que mon assistant me montre des photos de Mahmoud Shalaby. C'est un musicien de grand talent, mais il n'avait joué dans un film. Je lui ai donc demandé de faire un bout d'essai avec Dana Ivgy : il a voulu improviser et il a serré Dana contre lui, en lui disant "*Je t'aime ! N'avorte pas !*" Il était tellement bon et crédible que je lui ai proposé le rôle immédiatement.

Quel genre de musique vouliez-vous pour le film ?

C'est la première fois que j'utilise de la musique dans un film et Shushan, qui est d'origine marocaine, a écrit la partition. Nous nous sommes inspirés du cinéma égyptien populaire. A l'image du film, la musique est une sorte de métissage culturel.

Entretien avec Ronit Elkabetz

C'est la deuxième fois que vous tournez pour Keren Yedaya. Lui avez-vous donné votre accord avant même de lire le scénario ?

Je lui avais donné mon accord pour mon premier film avec elle, *Or - Mon Trésor*, avant d'avoir lu son scénario : je lui ai évidemment donné mon accord pour ce deuxième film. J'ai entièrement confiance en elle et je suis pleine d'enthousiasme pour nos collaborations. Ce travail que nous faisons en commun est riche d'expériences profondes et variées tant pour le film que pour nos vies personnelles. C'est ainsi depuis l'instant où nous nous sommes rencontrées. Et c'est une chance !

Qu'est-ce qui vous a intéressée dans le scénario ?

Je m'intéresse à tous les paramètres d'un film, lorsqu'on me confie un rôle : l'histoire, les intentions cachées comme les intentions manifestes, quel biais nous permettra de découvrir davantage de choses sur nous-mêmes et sur la société dans laquelle nous vivons, ou encore la possibilité d'approfondir mes connaissances sur le langage cinématographique. L'aspect dérangentant du récit me fascine également beaucoup. Et bien évidemment, mon rôle. S'il y a une chose que j'aime plus que tout, c'est partir en "voyage" pour faire connaissance avec le personnage que j'incarne.

Une fois encore, vous jouez le rôle de la mère de Dana Igvy. Cela a-t-il créé une complicité entre vous deux ?

Ma rencontre avec Dana a créé un lien et une alchimie, silencieuse et puissante. Nous nous connaissons déjà bien, mais nous sommes aussi enthousiastes que la première fois où nous nous sommes vues. Nous ne ressentons pas le besoin d'en parler beaucoup. Notre rencontre produit une évidence. Pour moi, c'est très naturel de continuer à incarner la mère de Dana dans un nouveau cycle de vie et je serais heureuse si la vie nous offrait d'autres occasions de travailler ensemble.

Comment pourriez-vous décrire votre personnage ?

Il y a des mères qui se sacrifient pour leurs enfants et d'autres, comme Osnat, qui ne pensent qu'à elles. J'avais besoin de comprendre quelle était la source de sa "méchanceté", de sa froideur, de sa cruauté, de son égoïsme, de son aveuglement... C'est dur, mais comme toujours, le "secret" se trouve au cœur d'une blessure occultée. Son passé douloureux n'explique pas tout. Elle est

adulte et aurait pu surmonter sa souffrance pour mieux agir avec ses enfants. Mais elle n'y arrive pas. C'est aussi pour cela qu'elle n'aime presque personne d'autre en dehors de son mari. Elle est animée par la crainte existentielle que le monde lui est hostile. C'est ce qui explique son autoritarisme. Son regard sur la société se nourrit également de sources problématiques. D'une part, l'idée que sa fille a peut-être une aventure avec un homme marié semble l'exciter. D'autre part, son rapport aux Arabes se nourrit d'idées reçues dont les origines se trouvent dans ses craintes, dans sa colère contre le monde, dans son éducation simpliste. Une éducation hautaine et méfiante envers les Arabes.

Elle semble vouer une véritable vénération pour son mari.

Elle n'a confiance qu'en cet homme qu'elle a rencontré à l'armée, lorsqu'il était son supérieur. Il est le seul à pouvoir la calmer. Elle l'écoute. Il exécute ses vœux en toute circonstance. Ce couple vit presque en autarcie. On peut dire qu'il lui a sauvé la vie. Il la protège, la réconforte, lui donne des forces et tout ce dont elle a besoin : le père qu'elle a perdu et l'amour qu'elle n'a jamais eu. Sans cet homme, il est difficile de savoir comment cette femme aurait évolué. Elle l'aime passionnément. Et créer avec Moni Moshonov, qui est un grand acteur, ce couple incroyable, a été un immense plaisir.

Sa relation à son fils est souvent passionnelle...

Sa relation avec lui est catastrophique. Elle est tombée enceinte de Meir accidentellement, lorsqu'elle était encore très jeune. Elle ne voulait pas de cet enfant qui allait lui voler la vedette, mais elle n'a pas osé avorter. Meir est devenu un enfant en souffrance et en révolte car il savait qu'elle ne l'aimait pas suffisamment. Et ce rapport distant et stérile avec sa mère a poussé Meir à être violent envers lui-même et son entourage. Ce qui n'a fait que renforcer davantage l'hostilité d'Osnat à son égard. Osnat agissait comme si cet enfant n'était pas le sien. Il la dérangeait.

Au contraire, elle a une relation plus apaisée avec sa fille.

Mali, sa fille, ne pose pas de problème à Osnat. Contrairement à Meir qui s'est révolté et qui lui rappelle constamment quelle mère horrible elle est, Mali ne s'est jamais rebellée. Elle s'est inclinée devant la situation. Par conséquent, Osnat ne se sent pas menacée par la "gentille" et docile Mali. C'est la raison pour laquelle elle l'aime. Auprès d'elle, Osnat retrouve son rôle de mère, en adoptant une attitude plus douce. Avec Mali, Osnat se sent comme une mère digne.

Comment êtes-vous entrée dans la peau de ce personnage ?

Je n'avais jamais interprété une femme comme elle. Pour me l'approprier, j'ai tenté de comprendre ses besoins, sa détresse et sa souffrance, mais aussi son charme et son humanité, malgré son extrémisme, sans porter de jugement sur elle. Et comme avec tous les personnages, il s'est agi d'une longue recherche. Cette femme fait du mal à autrui, mais elle ne pense pas avoir mal agi : elle cherche à se défendre. C'est comme cela que j'ai construit le personnage – en se défendant ! En partant de là, j'ai eu beaucoup de plaisir à travailler sur ce personnage qui a tant de liberté et dont la complexité m'a fascinée.

Parlez-moi de la direction d'acteurs de Keren Yedaya.

Pour Keren, le scénario est une base de travail destinée à évoluer, et elle attend de rencontrer les comédiens pour développer et approfondir le scénario et pour en extraire le maximum, sans faire de compromis. C'est un travail quotidien qui dure un ou deux mois, voire davantage, et cette recherche se poursuit ensuite jusqu'au dernier jour du tournage.

Vous incarnez une femme sépharade mariée à un Ashkénaze. Dans quelle mesure la mixité du couple est-elle centrale dans le film ?

On croit tout le temps que cette vieille question de Sépharades et d'Ashkénazes est morte et enterrée et elle ressuscite régulièrement. J'ai alors réfléchi : à quel point sommes-nous toujours préoccupés, dans l'Israël d'aujourd'hui, par cette question légitime et absurde à la fois, et qu'est-ce que cela révèle sur nous-mêmes ? La rencontre entre ces deux groupes ethniques était chargée de beaucoup de tensions. Il est donc nécessaire d'être précis lorsqu'on parle de la réalité sociale du pays. Par conséquent, si Keren voulait interroger avec rigueur l'Israélien contemporain face au Palestinien, elle devait remonter le temps pour comprendre où tout a commencé. L'Israël d'aujourd'hui est un endroit bien complexe. Pour ceux qui prétendent avoir vécu en bon voisinage avec les Arabes au Maghreb, les choses ont quelque peu changé, après leur venue en Israël... Et les premiers immigrés européens qu'on appelle les "sionistes ashkénazes" ont combattu les Arabes en construisant le pays : c'est parmi eux que sont apparus les "gauchistes" qui se disaient "pour" les Arabes, tout en renforçant l'occupation et la domination des Arabes par Israël. Bref, dès qu'on examine le véritable rapport aux Arabes, il n'y a pas en Israël de gauche ou de droite, d'Ashkénazes ou de Sépharades. Et, dans *Jaffa*, Keren a essayé, avec une histoire d'amour, de parler d'une manière délicate du véritable état émotionnel qui caractérise les deux peuples, à travers un regard "sépharade-ashkénaze".

Qu'avez-vous pensé du film?

Qu'on le veuille ou non, ce film nous rappelle l'existence de celui qui vit un peu plus au sud ou à l'est et dont nous oublions l'existence au quotidien... Keren a voulu faire une œuvre populaire au contenu dérangeant qui évoque des sujets qu'on aborde peu dans notre vie de tous les jours, et peut-être encore moins dans le domaine artistique. Elle veut atteindre le public israélien, lui parler avec amour, tendresse et humanité pour aborder ce sujet. Ce langage complexe, et cependant si simple, permet de dépasser le cinéma et d'entrer dans la vie afin de provoquer un véritable débat ...

Liste Artistique

Mali	Dana Ivgy
Reuven	Moni Moshonov
Osnat	Ronit Elkabetz
Toufik	Mahmoud Shalaby
Meir	Roy Assaf
Hassan	Hussein Yassin Mahajneh
Shiran	Lili Ivgy
Naima	Zenabh Mahrab
Evtesam	Suma Zenabh
Suzi	Dalya Beger
Ebtisam	Suma Zeinab

Liste Technique

Un film de	Keren Yedaya
Scénario	Keren Yedaya avec la participation de Illa Ben Porat
Producteurs délégués	Bizibi (France) / Jérôme Bleitrach - Emmanuel Agneray Transfax Films Productions (Israël) / Marek Rozenbaum Rohfilm (Allemagne) / Benny Drechsel - Karsten Stöter
Chef opérateur image	Pierre Aim
Chef monteur image	Assaf Korman
Ingénieur du son	Jörg Theil
Monteuse son	Carola Richter
Chef mixeur	Dominique Delguste
Directeur de production	Eyal Sadan
Régisseur général	Boaz Vexler
Scripte	Keren Sternfeld
1ère assistante réalisatrice	Shir Shoshani
Directrices de casting	Mira Shoval, Suma Zenabh
Chef électricien	Avi Avrahami
Chef machiniste	Gal Altshuler
Chef décorateur	Avi Fahima
Chef costumière	Lee Alembik
Sound designer	Jörg Theil
Musique originale	Shushan
Une co-production	Bizibi / Transfax / Rohfilm / Arte France Cinéma
Avec le soutien de	La Fondation Rabinovich pour les Arts – Projet Cinéma / Mitteldeutsche Medienförderu / Medienboard Berlin Brandenburg
Et la participation de	Canal + / Hot / Keshet Broadcasting Ltd
Développé avec le soutien du Programme MEDIA de la Communauté Européenne	
Ventes internationales	Rezo World Sales

Distribution exclusive K-Films Amérique
www.kfilmsamerique.com